

« À quelle heure on meurt? » Au-delà du théâtre

Solange Lévesque

Number 51, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16351ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1989). « À quelle heure on meurt? » : au-delà du théâtre. *Jeu*, (51), 44–48.

«à quelle heure on meurt?»: au-delà du théâtre



La salle à l'entresol de l'Espace Go est pleine à craquer; assise sur ma petite chaise de bois, j'attends avec curiosité ce collage de textes de Ducharme que Martin Faucher a intitulé *À quelle heure on meurt?* Ma voisine est une jeune étudiante japonaise qui parle à peine français; sa copine québécoise essaie de lui raconter, non sans énergie, *l'Avalée des avalés*, *l'Hiver de force*, *les Enfantômes*... Réjean Ducharme.

Je ne vais pas écrire ici une analyse du spectacle. Je veux seulement faire part de l'expérience troublante dans laquelle il m'a plongée. Une autre manière de rendre compte de l'impact de l'oeuvre de Réjean Ducharme, et du travail d'un jeune metteur en scène qui a risqué de porter à la scène des textes dont la plupart sont destinés à la lecture. J'emprunte donc cette fois une voie détournée pour faire écho au spectacle, hors des sentiers habituels de la critique.

Cent cinquante petites voitures jouets nous séparent de l'aire de jeu, seules taches de couleur sur le sol noir; elles se dirigent toutes en faisceau vers le centre de la scène, où une boîte blanche instable, une espèce de grand parallélogramme sans fond ni couvercle menace de s'écrouler sur l'unique meuble qu'il contient: un lit. Autour du lit, des livres, quelques affaires. Tout au fond, une robe de mariée suspendue à un cintre, blanche elle aussi comme un fantôme, menaçante d'immobilité.

Les deux personnages entrent en catimini: lui et elle, Mille Milles et Bérénice, qui deviendra Chateaugué.

Elle: «Mille Milles! Mille Milles! Viens me chercher, je brûle! Viens me chercher, j'éclate! Je me donne à toi de toutes mes forces! je t'appartiens corps et âme! Viens me prendre! Viens me sauver! [...]»

Lui: «J'ai seize ans et je suis un enfant de huit ans. C'est difficile à comprendre. Ce n'est pas facile à comprendre. Personne ne le comprend excepté moi [...] J'ai une soeur. [...] Elle est comme moi. Elle a quatorze ans mais c'est une enfant de six ans.»

Lui, c'est Benoît Vermeulen, elle, Suzie Lemoine. Ils sont les deux enfantômes qui vont hanter la boîte blanche, se blottir derrière ses parois, en faire le tour, attendant le moment où, inexorablement, elle va se rabattre sur eux comme un piège; le moment où la science du bien et du mal fermera les portes de l'éden où ils peuvent encore s'aimer, l'instant où la sexualité va révéler son identité, incontournable, adulte.

L'étudiante étrangère se penche discrètement vers sa collègue québécoise, mais aucune des deux n'ose parler, elles sentent bien que ce qui se passe là défie l'explication. Un certain vague à l'âme m'envahit mais je me défends, que diable! me voilà sur les sentiers sûrs de la réflexion. Je pense à l'écart que le temps aggrave de plus en plus entre l'adulte que je suis et l'enfant que j'ai été (qu'est-ce que cela me fait donc?); je songe que l'enfant une fois grandi, l'adulte peut difficilement substituer à son regard aguerrri et à son savoir l'ingénuité et la vision originale dont l'enfant faisait preuve face à l'univers qui l'entoure. L'adulte est désormais «forcé d'assister à l'enfance» de l'extérieur, inexorablement exclu; au mieux, il peut jouer à l'enfance, se coller à elle avec tendresse, et dire merci de la reconnaître, malgré sa nostalgie de n'y avoir accès plus directement.

Mais attention! avec les oeuvres de génie, les revirements inattendus sont au programme.

Lui: «[...] Pourquoi s'achètent-ils des vêtements?»

Elle: «Pour ne pas avoir froid?»

Lui: «Non. Pour ne pas avoir froid, il suffit de se tuer. Morts, ils n'auraient pas froid. Ils s'achètent des vêtements pour continuer de vivre. Pourquoi vivent-ils? Pourquoi s'achètent des vêtements [...]»

Je ravale ma salive; plusieurs spectateurs rient; moi, je ne trouve rien de drôle, je n'ai même plus ce sourire de nostalgie ou de tendresse, même que ma tristesse du début commence à faire place à la colère et à l'irritation. Qu'est-ce qu'ils font là, ces spectateurs? Qu'est-ce qu'ils ont à nous déranger, Mille Milles, Chateaugué et moi? Voilà que je leur en veux de trouver amusantes des choses qui m'apparaissent soudain si inexorablement justes, si contemporaines, si évidentes que leur vérité recouvre momentanément tout le reste.

«Qui manchent da marde!»

Chateaugué met les pelures de son orange dans une enveloppe. «Je veux savoir ce qu'elle va finir par faire si on la laisse tranquille.» Mille Milles: «Je vais te le dire tout de suite ce qu'elle va finir par faire, ta lettre de pelures d'oranges! Elle va finir par rester où tu l'as mise!»

Et puis peu à peu, ils disparaissent, ces intrus qui m'entourent.

«Pas nous. Pas nous. Pas nous.»

La scène, «une espèce de grand parallélogramme sans fond ni couvercle menace de s'écrouler sur l'unique meuble qu'il contient: un lit. Autour du lit, des livres, quelques affaires. Tout au fond, une robe de mariée, suspendue à un cintre [...] comme un fantôme, menaçante d'immobilité.» Photo: Martin Faucher.

Mille Milles, Chateaugué et moi sommes protégés par les petites autos qui se dirigent vers nous, par cette rangée de bouteilles vides dans lesquelles sont plantées des bougies. Par cette langue secrète retrouvée que nous sommes les seuls à parler. Voilà que je me laisse complètement emporter dans l'amer et vert paradis, loin du mensonge, du faire semblant et du faire accroire. Le climat d'enfance a entièrement pris possession de moi (ou m'enveloppe complètement?). Je ne me trouve plus dans la situation de celui qui, touché, mais conservant un recul prudent face à l'oeuvre, peut juger de ses qualités et analyser sa forme ou sa structure, je suis en communication complète avec l'esprit de l'oeuvre, je vibre aux puissantes émotions de l'enfance même, rejointe par ma propre enfance, complètement *avec* Mille Milles et Bérénice-Chateaugué. C'est une expérience *avec moi-même*, très intime, très intense, dont je crains d'émuousser l'impact par une trop longue description; elle n'a pas lieu dans la sphère de la raison, et de toute manière elle défie les mots.

«Jean St-Martin
Marcel Cantin
Colette Martel
Fa frett' on gèle
[...]
Louis Chèvrefils
Tel père tel fils
Desneiges Lacroix
Faut faire de quoi...»

Les larmes me coulent jusqu'aux lèvres. Est-ce que ça fait mal? ça fait du bien.

«Qui manchent da marde!»



«Mille Milles, Chateaugué et moi sommes protégés par les petites autos qui se dirigent vers nous, par cette rangée de bouteilles vides dans lesquelles sont plantées des bougies. Par cette langue secrète retrouvée que nous sommes les seuls à parler.» Photo: François Truchon.



Mille Milles et Chateaugué ont volé la belle robe de mariée qu'ils avaient vue dans une vitrine, et Chateaugué l'a revêtue.



Photos : François
Truchon.

«On n'a pas vu sept huit neuf ans passer
[...]
Avoir voulu changer la vie
S'endormir avec l'ennui
Après avoir perdu son temps
Personne a pu faire autrement

Ben oui, c'est pas si important que ça
Fais-toi z'en pas
Tout le monde fait ça.»

La musique est douce et lancinante. Les pelures d'orange que Chateaugué avait mises dans une enveloppe au début de la pièce, c'est Mille Milles qui les fait tomber par terre en ouvrant l'enveloppe. Elles ont simplement séché un peu. Noir.

Les gens applaudissent autour de moi, ils sont réapparus sans que je m'en aperçoive, l'étudiante japonaise et son amie québécoise, ceux qui crient bravo!, qui refusent de quitter leur place, qui, comme moi, demeurent abasourdis.

À cause de Ducharme, bien sûr, mais aussi à cause d'un metteur en scène sensible et fin, qui a su choisir les extraits des textes, les agencer et leur donner vie dans une scénographie aussi sobre qu'efficace, à cause des acteurs qui ont puisé à ce qu'ils ont de plus pur et de plus nu, j'ai été moi-même appelée dans ma propre enfance, j'ai retrouvé le trouble délicieux qui baigne l'âge de grâce où les manifestations de la sensualité n'ont pas encore de nom, sinon ceux qu'on leur crée, l'âge de cruauté où l'on peut encore apprivoiser la mort et concevoir la vie avec une générosité totale.

Je lis le paragraphe précédent; comme Mille Milles et Chateaugué, j'ai retrouvé le petit recul qui permet de continuer de vivre, qui permet de nommer l'expérience, qui empêche de devenir fou.

Le spectacle qui arrive à évoquer l'enfance donne du plaisir; on lui sait gré de le faire. Celui qui plonge tout droit dans les arcanes de l'enfance fait mal, fait mourir de plaisir, et on est à genoux pour dire merci, lorsqu'on retrouve la parole, lorsque l'adulte sent le besoin de battre des mains pour exprimer la gratitude qui l'envahit, d'avoir été atteint en plein milieu, parce que c'est comme ça qu'il a appris à faire au théâtre.

solange lévesque